

LA MELODIE DE L'ENFANCE

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 Mars 2014 de l'Ouest Aven :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise, à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase, balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs,... »

Un piano Steinway sur une falaise. Il faut être un peu fou pour vouloir jouer là bas, dans les embruns, au rythme des vagues qui s'écrasent contre les rochers, en contrebas.

Moi je l'aurai installé au bout du quai et j'aurai joué Summertime de Gershwin ; ou Clair de Lune de Debussy et même Over the rainbow du Magicien d'OZ... Pour se souvenir...

Mais je ne joue pas de piano.

Là, assis sur un banc, je regarde le port de pêche, mon port de pêche et j'y retrouve d'anciennes images, des sons, des odeurs, des souvenirs :

-L'odeur particulière du port, un mélange d'eau salée, de gasoil et de poissons, souvent écœurante.

-Le bruit des amarres qui grincent au rythme des clapotis de l'eau, des caisses de poissons qu'on décharge sur le quai, les voix des marins pêcheurs qui rentrent d'une longue journée en mer

-Les multitudes de couleurs des bateaux rouge, bleu, vert ; leurs noms bizarres, tout en noir, au dessus de la cabine, tout un symbole pour ces marins.

Enfant, ce port de pêche fut tout mon univers.

Tous les jeudis, après l'école, je pouvais faire parti de leur monde, le monde de mon grand père.

C'était notre moment à nous, les hommes de la famille.

Je ne me souviens plus précisément de ce que ma grand-mère pouvait faire ce jour là, sûrement un café entre copines, avec petits gâteaux et konchennoù.

Mais tous les jeudis, c'est lui qui venait me chercher à la sortie de l'école. Il avait mis sa vieille sacoche en cuir sur le porte bagage de son vélo. Je ne sais pas comment mais mon cartable s'y glissait parfaitement, comme s'ils étaient faits pour s'emboîter ensemble, à la façon des matriochkas.

Il me demandait à chaque fois :

« Alors, tu as appris plein de choses aujourd'hui ?

-Oui pépé, plein ! » Rien de plus, rien de moins.

Avant que je monte sur le porte bagage, les mains agrippées sous la selle, il tirait un petit paquet d'alu de sa poche et me le tendait : mon petit pain au lait avec ses carrés de chocolat au lait à l'intérieur, mon goûter, mon Paradis.

Le vélo penchait, mon grand père y grimpeait et on était parti !

Nous descendions tranquillement jusqu'au port. Et une chose est sûre, côté équilibre, j'assurais : main gauche accrochée sous la selle, j'attaquais mon petit pain de la main droite, pépé lui, il pédalait.

Arrivés au port, nous laissons le vélo contre le mur blanc du pignon de la criée. Il était presque éblouissant les jours ensoleillés.

Là, naturellement, automatiquement, ma main se tendait vers la sienne ; il ne me lâchera presque pas jusqu'à notre retour. C'était un contact bizarre mais agréable celui de ma petite main dans la sienne. Elle était immense, brunie par le soleil, tannée par de longues années de travail, douce, rassurante, protectrice.

Nous faisons un rapide tour du quai, passant saluer vieux amis et connaissances. Ses amis avaient toujours un petit mot gentil pour moi ou mettaient mes cheveux en bataille ; ses connaissances, elles, plus froides, me faisaient juste un signe de tête. Leurs conversations étaient toujours en breton, cet anglais « bizarre » que je ne comprenais pas ; que je ne comprends toujours pas.

Puis, nous allions toujours voir Jean, un voisin de mes grands parents, patron pêcheur.

Pendant que mon grand père et lui discutaient de la pêche du jour, du temps en mer, de la marée,...moi, j'observais les poissons dans les caisses que les deux marins de Jean déchargeaient. J'y voyais souvent des créatures étranges.

Il y avait le Grand, un de ses gars. Je ne me souviens plus de son prénom mais je l'adorais ; avec sa cigarette au bout des lèvres, son petit sourire en coin, il essayait de négocier la fin de mon petit pain : Et là, mon pote ! Pas touche à mon goûter !

Il m'agitait, sous le nez, petits crabes, petites pieuvres et autres créatures du fond des mers bizarres, pris dans leurs filets ; toujours pour me faire peur et il y arrivait : j'avais six ans.

Grand père allait leur chercher un de ses longs chariots en métal, très froid mais très doux. Ils permettaient d'amener les caisses de poissons dans la criée. Ils n'étaient pas très lourds mais impossibles à diriger sur ce quai irrégulier. Ils étaient bien plus grands que moi mais je me faisais un devoir de les gêner, euh non, de les aider à le manœuvrer jusqu'à l'intérieur de la criée.

Des dizaines et des dizaines de caisses de poissons très variés, s'étaient devant mes yeux. Autour d'elles, de nombreux marins, de mareyeurs, de curieux attendaient le départ de la vente par l'homme en blanc. Le crieur ne pouvait être qu'un extra terrestre. Avec sa longue blouse blanche, son micro, sa voix de robot haut perchée, son débit de paroles rendant son langage totalement incompréhensible, il ne pouvait pas être humain. Aujourd'hui encore, je serai incapable de le comprendre.

Une fois la vente bien débutée, nous nous en allions. Nous récupérons le vélo et nous remontions en direction de la maison. Mon côté cascadeur reprenait le dessus sur l'apprenti

marin, au rythme des balancements du vélo, alors que mon grand père se mettait en danseuse pour remonter la rue du port. Il était plus de 17h30, ma grand-mère devait être rentrée. Bientôt elle allait me ramener chez moi. Tant pis pour mes devoirs, je les ferais plus tard avec ma mère.

La pluie commence à tomber, il est presque 17h30, je vais devoir rentrer.

Là, seul sur mon banc, je regarde le port. Tout est calme et paisible, il n'y a presque plus de bateaux. La grande criée a été transformée en une sorte d'entrepôt, la vente se fait désormais ailleurs, le crieur, lui-même, est souvent remplacé par des écrans d'ordinateurs. Il n'y a plus cette effervescence, ces bruits, ces odeurs, tout est tellement silencieux... Le port se meurt.

Les pages du journal semblent vouloir s'envoler dans les embruns; je ne sais pas qui l'a laissé sur ce banc mais je récupère l'article sur ce piano avant de me lever. Un piano sur une falaise, il aurait adoré...

Ma mère m'a appelé ce matin, vers huit heures. Mon enfance s'est envolée paisiblement cette nuit ; à tout jamais.

Je suis un adulte maintenant...Pépé...

« Somewhere over the rainbow, bluebirds fly... »

FIN